

**CENTENAIRE**  
**DE**  
**LOUIS PASTEUR VALLERY-RADOT**  
1886-1986

**DISCOURS**

PRONONCÉ PAR

**M. Maurice DRUON**

Secrétaire perpétuel de l'Académie française

à l'Académie de Médecine de Paris, le 13 mai 1986

LOUIS PASTEUR VALLERY-RADOT

OU LE GÉNIE DE L'AMITIÉ

Si quelqu'un me disait qu'il veut conduire sa carrière en prenant modèle sur Louis Pasteur Vallery-Radot, je m'écrierais : « Ne faites jamais cela ; vous allez vous rompre le cou. »

Jugez-en plutôt. À peine descendu des genoux de son grand-père, l'illustre Pasteur, le symbole de la science médicale française, le jeune Louis étonna sa famille par ses audaces, sa fougue, ses incartades.

À douze ans, il se fait chasser d'une école bien pensante pour avoir crié, oui, à douze ans : « Vive Dreyfus, vive Zola ! » À seize, il sèche délibérément le collège pour sauter dans un train de banlieue et aller faire d'autres apprentissages auprès d'une dame qui avait le double de son âge. À vingt, le soir de la création de *Pelléas*, il se jette avec un tel élan aux pieds de Debussy que celui-ci crut à une agression, avant de comprendre qu'il s'agissait d'un hommage, et sans pouvoir deviner qu'il avait devant lui l'homme qui lui fermerait les yeux. À vingt-deux ans, dans une gondole chargée de fleurs, il suit dans le lacin des canaux de Venise la trace de d'Annunzio. À vingt-six, il s'engage pour la guerre turco-balkanique, en 1912, parce qu'il pensait qu'il n'y aurait plus jamais d'autre guerre et qu'il ne lui fallait pas manquer de voir celle-là. « Erreur d'appréciation », racontait-il en se tordant de rire. Et tout de même, il avait fait de très bonnes, très solides études.

D'autres, ici, ont et vont, bien plus qualifiés que moi qui ne le suis pas du tout, témoigner du médecin, du savant, du maître qu'il fut, rendant à sa mémoire demeurée lumineuse l'hommage de leur fidélité.

Je ne veux, je ne puis qu'évoquer l'homme Pasteur Vallery-Radot, l'homme que j'ai connu, que j'ai aimé et qui m'accorda toute l'amitié qu'un aîné peut accorder à un cadet, celle, si prompte, si aisée, qui abolit les différences d'âge.

Ce petit homme rond, râblé, rieur, aux yeux bleus et aux joues roses, toujours gai en compagnie d'autrui, toujours anxieux lorsqu'il était seul — ce qui expliquait peut-être son besoin d'entourage, de compagnie — avait des forces pour vivre une demi-douzaine de vies. Et il les vécut.

Il y eut un Pasteur Vallery-Radot, celui que vous connaissez le mieux, médecin célèbre, enseignant magistral, présent au chevet des hommes les plus importants, les plus notoires de son temps, qui n'auraient pas songé à être malades sans lui. Mais il y eut aussi un Pasteur Vallery-Radot parlementaire, et un Pasteur Vallery-Radot ambassadeur, après avoir été un Pasteur Vallery-Radot clandestin, un animateur de la Résistance, qui s'affublait d'une moustache, d'un béret basque et d'une médaille des vieux serviteurs qui eussent fait repérer tout autre à cinq cents mètres. Il y eut encore un Conseiller constitutionnel, et un Académicien français, et un Pasteur Vallery-Radot voyageur dont on recoupe la trace, en un temps où les voyages étaient moins rapides, à Istanbul, à Rio de Janeiro, à Brazzaville, à Addis-Abeba, au Yémen, à Pékin. Il n'avait qu'un seul ennemi : le temps. Il ne signait que de ses initiales, et l'on avait pris l'habitude de l'appeler P.V.R., à moins qu'une suffisante intimité vous autorisât à employer l'anagramme de son prénom : Sioul, une seule syllabe.

Il vécut sa vie au pas de charge. Même lorsqu'il écrivit ses *Mémoires*, à quatre-vingts ans, ce fut le même rythme qu'il leur donna. Pas d'analyses, pas de descriptions, et jamais d'abandon aux états d'âme. S'il perd un parent, un maître, un être cher, il consigne simplement : « Cette année-là, j'ai souffert. » Et l'on devine qu'il a été tordu de souffrance, car il mettait autant d'intensité dans la douleur, qu'il pouvait en apporter dans la joie. Des poètes dont il fut l'ami et le familier, Henri de Régnier, Oscar de Milosz, Paul Valéry, il ne disserte pas. Il en plante le nom fermement dans son récit, comme un piquet, un jalon, et il poursuit. Si vous ne savez pas,

consultez le dictionnaire... Des débuts de l'Occupation, il ne tire que deux lignes : « Nous passâmes un triste hiver, mangeant des rutabagas et remâchant notre honte. » C'est que l'action n'était pas encore organisée. Et sur ce train-là, il remplit quatre cents pages.

Il n'avait de patience que devant le patient, devant son frère humain malade.

La plupart des gens réfléchissent longuement avant, généralement, de ne pas agir. P.V.R., lui, était tout d'impulsion, se lançant parfois dans la pire direction, cassant tous les obstacles, et arrivant quand même vainqueur.

Un tel ubiquiste ne pouvait échapper aux contradictions. Habile et candide, tendre et emporté, partial et tolérant, aimant la louange mais se moquant de lui-même, il lui arrivait d'éprouver la peur, mais seulement après qu'il s'était jeté, tête baissée, au cœur du danger. « Je fonce » était son mot habituel, en toute circonstance sociale ou politique qui réclamait décision. Il l'employait même à l'Académie française, qui n'est pas vraiment le lieu où ce mot est le plus souvent prononcé.

Impulsif oui, mais en même temps extraordinairement persévérant et même obstiné. Il s'était fabriqué cette savoureuse maxime : « J'ai toujours tenté de rester fidèle à mes principes, même quand ils étaient faux. »

Tout ce qui relève de l'impulsion : l'enthousiasme, l'admiration, l'amitié, était son affaire. Et la gratitude également. E n'hésitait jamais à les proclamer. Je me suis demandé si, d'une certaine manière, ses *Mémoires* que je citais n'étaient pas nés du besoin d'acquitter ses dettes de reconnaissance. Reconnaissance envers son grand-père dont il publia l'œuvre scientifique et littéraire, reconnaissance envers son père, sa sœur... « Je dois tout à ce maître... tel patron m'aida... mon capitaine était merveilleux... ce collaborateur me fut si précieux... ».

Mais il ne se contentait pas d'éprouver, de dire et d'écrire ; il payait de retour, c'est-à-dire qu'il reportait sur d'autres, de plus jeunes généralement, le bien qu'il pensait avoir reçu. Il se dépensait alors sans compter, envoyant vingt lettres pour obtenir un poste à un protégé, accomplissant cinquante démarches pour assurer la carrière d'un cadet qu'il estimait.

Ses élèves, dont il peupla les hôpitaux et les facultés, ont bénéficié de son opiniâtreté à les aider et de sa joie à les voir monter vers les cimes de leur profession.

Au grand livre de la gratitude, le compte de P.V.R. est toujours resté largement créditeur. La cérémonie d'aujourd'hui le prouve.

Il était irritant pour certains de ses contemporains qui avaient eu à pâtir de ses emportements ou de ses préférences. Mais il était charmant pour beaucoup plus. Il avait le génie de l'amitié, qui consiste à la faire naître chez autrui, et entre ceux qu'on aime.

J'ai assisté à peu de spectacles aussi émouvants que celui de Pasteur Vallery-Radot malade, soigné par un de ses élèves. C'était dans sa maison de Biot. Nous promenant dans le jardin, il m'avait dit soudain : « Ça ne va pas », et nous étions rentrés, lui vacillant. On l'avait couché, fiévreux. Un peu plus tard il m'annonça : « Tu sais, je vais crever. Regarde mon chien, il ne quitte pas le pied de mon lit, comme le fit le chien de ma mère, quand elle allait mourir. Qu'on appelle Hamburger. » Et Hamburger arriva par le premier avion.

Alors je vis, devant ce vieux petit homme affaibli, frissonnant, au regard d'enfant anxieux, au corps comme raccourci sous ses draps et réduit à la condition humaine ordinaire, je vis le professeur Hamburger, que je n'avais jamais rencontré encore, mais dont je savais évidemment les travaux et la célébrité, je vis, j'entendis ce savant qui lui disait : « Monsieur... oui Monsieur... que ressentez-vous Monsieur... voilà ce que l'on va faire Monsieur... » Il y avait tant de tendresse, d'attachement, de fidélité, de dévouement, de ferveur, dans ce « Monsieur », que je sus, à cet instant, que je serais toujours l'ami de Jean Hamburger.

Ce ne fut pas cette fois-là que P.V.R. mourut.

Quand je fus élu à l'Académie française, non sans qu'il eût « foncé » pour ma candidature, je le priai de me recevoir. « Pourquoi P.V.R. ?, me demandèrent quelques personnes des milieux d'esprit. Ce n'est pas un homme de lettres. — Non, répondis-je, mais c'est un homme de cœur. »

Il était dans un moment triste de la vie, celui où l'âge retirait à cet homme d'action et d'influence l'hôpital, l'enseignement, les hautes charges diverses. De plus, une dernière impulsion de la fidélité lui avait fait accep-

ter, sans peser assez la chose, une mission incompatible avec son serment de médecin, créant une rupture, déchirante, entre lui et le grand homme que nous avions le plus admiré l'un et l'autre, et servi du mieux que nous pouvions. Il me plut de partager avec lui ce jour de lumière et il y prit plaisir. Ce fut la dernière fois, je crois, qu'il revêtit son habit vert, barré de son grand cordon rouge.

Dans la galerie des grands médecins de la première moitié de ce siècle, dont j'ai connu quelques-uns qui avaient figure originale, Thierry de Martel, qui se penchait en grand seigneur sur les circonvolutions du cerveau et donnait à chaque malade l'impression, lorsqu'il avait passé deux minutes avec lui, qu'il était resté deux heures et n'était occupé d'aucun autre cas, Henri Mondor, caustique, impertinent, détaché, lumineux, qui semblait opérer avec une plume et écrire avec un bistouri, René Leriche, forgeron acharné à mater la douleur, et qui ne tendait jamais une main, qui vous prenait les deux mains et les tenait serrées, comme pour faire passer un courant, un influx, Pasteur Vallery-Radot, l'impulsif, le divers, l'ardent, le passionné, le patriote, P.V.R., patron parmi les patrons, n'est pas le moins étonnant ni le moins digne de mémoire.

La médecine certes a changé depuis qu'il l'enseignait, mais les tempéraments de médecins demeurent.

Dans une belle pièce récemment créée, *le Dieu foudroyé*, dont l'auteur n'est pas loin de moi, Asklépios, avant d'être placé au panthéon céleste, prononce cette parole : « La mort vient trop tôt pour qu'on puisse rien accomplir sans ses aïeux ni sans ses descendants. »

Cher Sioul, né il y a cent ans ce mois-ci ! Il avait des aïeux certes, un aïeul en tout cas, et quel aïeul !

Mais vous prouvez aujourd'hui qu'il n'a pas fini d'avoir des descendants.

Soyez-en remerciés.